

se trouverait dans la culture en grand, les résultats fourniront une mesure assez exacte du succès que l'on peut espérer. Je supposerai, par exemple, que l'on veut s'assurer de la réussite de quelques unes des plantes à fourrage qui se sèment communément dans une céréale : en avril ou mai on tracera dans un froment semé sur ce terrain, quelques carrés de dix pieds de côté chacun, et on y répandra des semences de trèfle commun, de trèfle blanc, de ray-grass, etc., en quantité égale à celle qui tombe sur douze pieds carrés dans une semaille faite en grand ; on recouvrira grossièrement la semence comme elle l'est communément par la herse, ou mieux encore, on fera donner un binage au terrain, si l'on projette d'exécuter par la suite cette opération dans des cultures semblables. La réussite de ces plantes indiquera au cultivateur le succès qu'il peut attendre de leur introduction dans les terrains de cette nature, avec autant de certitude que s'il eût fait son expérience sur plusieurs arpents, et en répétant cette expérience pendant quelques années de suite, la certitude sera complète. Si l'on doute du résultat que produirait, dans un terrain donné, un labour profond qui ramènerait à la surface une partie du sous-sol, on peut, pendant qu'on laboure cette pièce de terre à la charrue, faire creuser à la bêche, au fond de chaque raie, une profondeur de deux à trois pouces sur une surface de quelques verges, en jetant la terre par-dessus le labour. Si cette pièce doit recevoir plusieurs labours, c'est toujours au premier que cette opération doit être faite. A la récolte suivante, et même auparavant, on jugera par la vigueur des plantes qui croîtront dans cette partie du champ, de l'effet que l'on doit attendre d'un labour profond sur ce sol. Dans des essais de ce genre, on doit éviter de placer ses expériences près des extrémités ou des bordures des pièces de terre, parce que les conditions y sont souvent différentes de celles de l'intérieur des mêmes champs ; mais en les plaçant à quelques verges de distance des lisières, et en indiquant avec soin l'emplacement par des mesures que l'on prend sur des points fixes et dont on conserve la note, on pourra en suivre les résultats pendant plusieurs années.

C'est par des expériences semblables ou par d'autres tout aussi simples, qu'on pourra, presque sans dépense, et tout en suivant la méthode de cultures ordinaire du pays, jeter les bases des améliorations futures en s'assurant de la solution d'une multitude de questions qui peuvent s'élever sur les points les plus importants, et en faisant soi-même l'étude pratique des procédés que l'on doit employer, ou du mode de culture qui convient le

mieux aux plantes dont on projette l'introduction, dans les circonstances mêmes où l'on pourra les placer en grand ; et si au lieu de quelques verges carrées, on veut consacrer à ces expériences un demi-arpent de terre il n'en résultera pas encore une dépense qui puisse entraîner dans des pertes de quelque importance.

Lorsqu'on se sera assuré par des moyens de ce genre, de la production d'un supplément en fourrages, un des points qui doivent attirer la plus sérieuse attention d'un cultivateur, c'est

Le choix du genre de bétail

par lequel il fera consommer ses fourrages, et qui produira aussi le fumier dont il a besoin.

Chaque genre de bestiaux peut donner lieu à des spéculations fort diverses : avec le bétail à cornes, on peut, soit faire des élèves, soit produire du lait, et ce dernier peut être vendu en nature, ou être converti en beurre ou en fromage, ou être employé à l'engraissement des veaux ; on peut aussi se livrer à l'engraissement des bœufs ou des vaches : selon les localités, et selon les circonstances particulières d'exploitation, il pourra se présenter des différences énormes entre les résultats de l'une ou de l'autre de ces spéculations. Pour les bêtes à laine, on peut également ou entretenir constamment un troupeau d'une race ou d'une autre, en vendant les produits à un âge plus ou moins avancé ; ou le renouveler chaque année, en achetant des agneaux ; ou se livrer à l'engraissement, en conservant chaque lot seulement pendant un temps plus ou moins long. Dans l'élève des chevaux, on voit de même les cultivateurs adopter diverses méthodes, soit qu'ils vendent les poulains très-jeunes soit qu'au contraire ils en achètent pour les revendre un peu plus tard. Toutes ces combinaisons peuvent présenter des chances de bénéfice très-variées, selon la position particulière de chaque exploitation ; mais je pense qu'en général ce n'est que pour un avenir assez éloigné qu'un cultivateur débutant doit s'occuper de faire entre elles un choix définitif. Il est bon qu'il y pense souvent, qu'il recherche avec soin toutes les données qui peuvent, l'éclairer sur ce choix ; mais pendant plusieurs années, je crois qu'il fera bien de s'attacher à la spéculation qui est considérée comme la plus profitable dans le canton qu'il habite, et qui sera probablement celle qui était en usage dans l'exploitation avant lui. Dès qu'il aura un supplément en fourrage artificiel, il pourra agrandir le cercle de cette spéculation, en augmentant le nombre de ses bestiaux, ou seulement en nourrissant mieux ceux qu'il entretient ; et dans ce dernier cas, il augmentera également la masse de ses fumiers, car cette masse est toujours proportion-

nelle à la quantité des fourrages consommés, et non pas au nombre des têtes de bestiaux. Il pourra aussi supprimer progressivement l'usage de la pâture, à mesure qu'il obtiendra des fourrages pour nourrir son bétail à l'étable, et il accroîtra par là, dans une proportion très-considérable, la production du fumier.

Il est bien attendu qu'en s'occupant du soin de créer des prairies artificielles, l'agriculteur débutant ne négligera pas les améliorations souvent très simples et très-peu coûteuses qu'il peut apporter à ses prairies naturelles ordinairement si négligées ; dans beaucoup de cas quelques fossés pour l'écoulement des eaux stagnantes, le soin de faire étendre les taupinières pourront déjà les améliorer sensiblement ; mais il fera sagement de remettre à une époque où il aura acquis plus d'expérience dans la pratique de l'art, toute amélioration plus importante, mais aussi plus coûteuse, telle qu'établissement d'irrigation, travaux d'art pour le nivellement ou l'assainissement et autres opérations de cette nature qui, entre les mains de personnes inexpérimentées, ont bien souvent absorbé des capitaux hors de proportion avec les avantages qui pouvaient en résulter.

(A continuer)

M. DE DOMBASLE.

Du goémon ou varech.

Monsieur le Rédacteur,

J'ai lu avec un vif intérêt, dans le numéro de la *Semaine* du 12 de ce mois, l'article qui traite du goémon ou varech comme engrais. Vous n'ignorez pas que cette plante marine se trouve avec abondance sur tous les rivages du bas du fleuve. Il n'y a cependant qu'un très petit nombre de cultivateurs qui en comprennent quelque peu l'utilité. Jusqu'à présent, nous n'avons pas su en tirer profit. Dans d'autres pays, pourtant, le varech est d'une grande valeur pour le cultivateur qui peut se le procurer. Les terres qui sont situées près des endroits où il croît avec abondance, ont même un prix plus élevé. L'étude de cette question devient donc pour nous très intéressante. Il est important que nous y réfléchissions. Aussi, permettez-moi de vous faire connaître les renseignements que M. Joly, le député si estimé de Lotbinière, me communiquait sur ce sujet, il y a deux ans. Les voici : ils sont extraits d'une lettre de M. le Dr. Léon Souberran, de France, à M. Joly.

« Parmi les engrais végétaux four-
« nis par la mer se trouvent, en pre-
« mière ligne, les goémons ou va-
« rechs qui sont l'objet de récoltes